

# Le drapeau dans le certable. Histoire des écoles privées à Genève au 19e siècle [Rita Hofstetter]

Autor(en): **Bourquin, Jean-Christophe**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **45 (1995)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

choses» (attitudes démographiques et économiques), «Une politique du ciel et de la terre» (politique et religion). A titre d'exemple, l'on peut présenter le contenu du chapitre III du livre I, consacré à «l'espace uranais». Ce chapitre, le plus important du livre peut-être, justifie méthodologiquement l'utilisation des «Sagen», qui fourniraient «une grammaire des comportements à avoir ou à ne pas avoir dans [des] situations insolites» (p. 45). L'auteur démontre que le territoire cantonal est couvert de façon homogène par sa source; l'«appropriation mythique» de l'espace comprend tous les étages de la géographie du canton, des villages aux alpages et aux glaciers. La source ainsi utilisée permet d'approcher une mentalité percevant l'espace de manière non rationnelle, de manière «qualifiée». Ce dernier serait instable, fluctuant, il pourrait changer d'aspect sans que l'Uranais du XIV<sup>e</sup> ou du XIX<sup>e</sup> siècle s'en étonne. Il n'est pas maîtrisable; il représente une sorte de «réalité supra-physique», que l'auteur désigne en recourant au «Es» de la psychanalyse et/ou du lexique allemand. Le «Es», menaçant, pourrait être conjuré, éloigné à l'aide de gestes appropriés, ceux qui, en particulier, consistent à entourer d'un cercle «magique» («Ring») l'espace que l'on désire protéger.

L'on peut certes regretter, entre autres, que l'ouvrage ne soit accompagné d'aucune bibliographie; mais le vice de la démarche, du point de vue de l'historien, n'est pas là. Il est dans la discordance tout de même surprenante entre, d'une part, l'ambition affirmée, le modèle exposé, les conclusions et, d'autre part, les sources utilisées. Car enfin, comment peut-on soutenir qu'un modèle explicatif de la vision du monde uranaise entre, au moins, le XIII<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle soit dressé à partir de sources du second XIX<sup>e</sup> siècle et du premier XX<sup>e</sup> siècle? En réalité, que l'auteur fait-il d'autre qu'une histoire des mentalités, à ceci près qu'il n'y a que peu de réflexion sur les sources, que celles-ci sont utilisées de façon impressionniste, que les interprétations qui en sont tirées sont appliquées sans discernement à toute la période considérée? L'ethno-histoire serait-elle une histoire des mentalités qui fait l'économie d'une utilisation critique de ses sources pour se donner la liberté d'extrapoler sans fonder en raison ses conclusions, pour, aussi, insérer de force des théories prises à la sociologie ou à l'ethnologie? Une conceptualisation exacerbée apparaît comme le supplément d'une présentation claire et linéaire des sources utilisées et d'une exposition des résultats qui n'excède pas ce qui, strictement, est démontré.

*Thierry Christ, Neuchâtel*

**Rita Hofstetter: Le drapeau dans le cartable. Histoire des écoles privées à Genève au 19<sup>e</sup> siècle.** Carouge, Editions Zoé, 1994. 253 p.

L'ouvrage de Rita Hofstetter se divise en deux parties qui traitent d'une part des écoles visant à l'éducation populaire et d'autre part des écoles des élites sociales.

L'instruction populaire est, dès la moitié du 18<sup>e</sup> siècle, un objectif de notables genevois philanthropes et conservateurs. Les buts de ces écoles, contrôlées par les milieux protestants, sont d'abord politiques et religieux. Un peuple instruit permettra un retour à une Genève bien calviniste et politiquement correcte. Mais cet objectif restant éloigné, l'école se fait la civilisatrice des enfants du peuple pour prévenir le crime, toujours associé à l'ignorance; la paix sociale en est la conséquence normale, des ouvriers éduqués étant supposés accepter leur position et leur statut. Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, un «essoufflement progressif» est sensible. Les effets sociaux de l'éducation populaire commencent à se faire sentir: l'ouvrier, alphabétisé, ne veut plus rester à sa place; il aspire à s'élever, conteste l'ordre établi... Dès

lors, on recherche avant tout l'élévation morale des enfants, on contrôle leurs lectures, afin de ne pas laisser de «mauvais livres» leur donner de «mauvaises idées». Mais cet essoufflement est aussi contemporain de la montée de la concurrence scolaire. Les radicaux, parvenus au pouvoir en 1846, mettent l'éducation du peuple au centre de leurs préoccupations politiques. L'école publique devient gratuite, améliore le contenu de ses cours et mord très nettement sur la clientèle des écoles privées. Le déclin de ces dernières est relativement rapide dans la période 1850–1910: leur destin croise celui des écoles destinées aux élites sociales.

Jusqu'en 1846, elles vivent dans une cohabitation complémentaire avec les Collèges de Genève et de Carouge. Les réformes radicales ne les menacent pas dans un premier temps: elles cherchent avant tout à favoriser (et à contrôler) l'éducation du peuple. C'est dans le dernier tiers du siècle que l'Etat se préoccupe davantage de ses institutions supérieures: la concurrence est stimulante et fait fleurir à Genève nombre d'institutions destinées aux enfants des fractions possédantes genevoises ou aux rejetons de riches étrangers. Les écoles Privat, Naville, Lecoultré, Hiaccus, aux écolages exorbitants, qui limitent leur recrutement aux plus riches, représentent alors un investissement familial. On y étudie de père en fils (ou de mère en fille) les humanités classiques, les sciences naturelles, dans une atmosphère familiale hygiéniste et moralement irréprochable. On forme le corps et les esprits des enfants aux devoirs auxquels leur situation sociale va les appeler. Ainsi l'école Privat a son propre corps militaire, et institue un «Jeu de la République» qui fait découvrir les fonctionnements politiques genevois. De nombreux officiers et magistrats en sortiront...

Fin et fort documenté, l'ouvrage de Rita Hofstetter souligne, outre la vivacité de la vie des écoles à Genève, les liens étroits entre stratification sociale et institution scolaire. L'école primaire est celle du peuple, alors que les couches supérieures de la société envoient leurs enfants dans des institutions huppées, privées ou publiques. On retrouve cela en Valais et à Fribourg, mais on aimerait connaître la situation des écoles privées dans les autres cantons protestants.

*Jean-Christophe Bourquin, Lausanne*

**«Den Riesenkampf mit dieser Zeit zu wagen...» Schweizerischer Studentenverein 1841–1991.** Unter der Leitung von Urs Altermatt. Maihof Druck Buchverlag, Luzern, 1993.

Seit fünfzig Jahren liegt mit dem Buch von Urs Altermatt erstmals wieder eine Gesamtschau der wechselvollen und – für den heutigen Leser wohl eher überraschend – politisch bedeutenden Geschichte des Schweizerischen Studentenvereins (StV) vor.

Zuerst wird ein historischer Abriss gegeben. Dann werden in sechs Kapiteln die einzelnen Entwicklungsphasen nachgezeichnet. Nach diesem chronologisch aufgebauten Abschnitt folgt wohl der beste Teil des Buches, der die Identität und damit auch die Mentalität des Studentenvereins zu umreißen versucht. Hier erfährt man etwas über die Beziehungen der katholischen Studenten zur Politik und zur erst viel später gegründeten katholisch-konservativen Partei, an deren Wiege eben auch viele StVer standen. Wie verhielt sich der Schweizerische Studentenverein zu Religion und Kirche? Was bedeuten Farben und Fahnen? Wer ist der Vereinspatron und warum? Seit wann können auch Frauen Mitglieder des Vereins werden? Auf all diese Fragen gibt dieser Teil oft unerwartete Antworten.